

Interculturalité et paratopie identitaire : le cas de la littérature et de la culture cubano-américaines¹

FRANÇOISE MOULIN-CIVIL
CY CERGY PARIS UNIVERSITÉ
UMR 9022 HÉRITAGES
francoise.moulin-civil@cyu.fr

1. Sans doute est-il superflu, voire élémentaire, de rappeler ici, pour commencer, que l'aire caraïbe – en miroir d'autres espaces gémeaux comme la Méditerranée ou l'Océan indien – est particulièrement appropriée pour aborder une matière qui, à première vue, la décrit et l'instruit autant dans sa complexité géographique, historique, humaine, linguistique... que dans les processus dynamiques de ses flux et de ses contacts à l'infini, à savoir l'interculturel. Mais sans doute n'est-il pas inutile, par ailleurs, de sonder le périmètre opératoire de cette notion. En ce sens, il peut s'avérer intéressant de mener l'expertise tout autant dans ce qu'elle suppose ou prescrit de questionnements théoriques à la fois sur elle-même et sur les objets d'étude auxquels elle se réfère, qu'à travers les enjeux et les limites que son maniement assigne à toute recherche, à toute approche qui s'en réclame. C'est déjà pointer, peut-être, un paradoxe constitutif de la notion d'interculturel à moins qu'il ne s'agisse simplement d'une double compétence : sa capacité à être à la fois la méthode et l'objet de la méthode. Pour dire les choses sans détour, je partirai du présupposé logique et communément admis que l'approche interculturelle en littérature est celle capable de prendre en compte – dans un corpus donné – l'interaction des modèles, des repères, des langages de chacune des cultures en contact. À partir de là, je me risque à poser la question suivante : telle qu'elle vient d'être sommairement définie, l'approche interculturelle d'une littérature

1 Ce texte est une version remaniée d'une communication faite au colloque « Les approches interculturelles en langues, en littérature et en civilisation : Quelles perspectives heuristiques ? » (CRILLASH, Université des Antilles-Guyane, Campus de Schoelcher – Martinique, 13, 14 et 15 novembre 2007), colloque dont, à ma connaissance, les actes n'ont jamais été publiés. Notre collègue, Corinne Méné-Caster, aujourd'hui à Sorbonne Université, en avait été l'organisatrice inspirée.

La réflexion qui parcourt ce texte doit beaucoup aux échanges féconds que j'ai eus avec Pascal Gosset, jadis doctorant sous ma direction, aujourd'hui professeur en classes préparatoires au lycée Henri IV. Je lui dois beaucoup plus qu'il ne le pense.

elle-même pressentie ou qui se définit comme interculturelle est-elle toujours éclairante ? Cette approche est-elle nécessaire et/ou suffisante ? À quelle découverte peut-elle bien mener ? Autant de questions qui ont guidé la réflexion très embryonnaire que je livre ici, à partir d'une étude de cas délimitée et sans formuler forcément de réponses définitives.

2. M'intéressant depuis longtemps à la littérature cubaine insulaire et extra-insulaire, il m'a semblé que je pouvais trouver là, en particulier dans le second ensemble marqué en quelque sorte du sceau de la déterritorialité, un corpus qui ait valeur exemplaire. La réflexion portera en conséquence sur ce qu'il est convenu d'appeler la littérature de l'exil cubain ou celle de la « diaspora² », plus particulièrement celle qui s'écrit aux États-Unis. Plusieurs générations sont concernées, un grand nombre d'écrivains l'est tout autant. Aussi, pour moins disperser le propos, je m'intéresserai à un seul représentant d'une écriture et d'une culture qu'il a lui-même contribué à définir comme cubano-américaines : Gustavo Pérez Firmat, essayiste, critique, poète, auteur de fictions et... professeur à l'Université de Columbia, qui présente l'intérêt d'être à la fois un praticien et un théoricien de l'interculturel. On s'interrogera ainsi sur la façon dont ce Cubain étasunien conçoit son rapport à l'écriture et à la culture dans une situation apparemment assumée comme interculturelle ; sur la façon dont il négocie également son choix de deux langues d'écriture, parfois en simultanéité, tout en signifiant une appartenance identitaire pour le moins complexe ; sur la façon enfin dont, parce qu'il occupe de fait une position éminemment paratopique, il ne manque pas de redéfinir sans cesse son ou plutôt ses territoires.
3. Cubain de la génération intermédiaire que l'on désigne aussi sous le nom de « génération 1,5³ », il fait partie de ces exilés « nés à Cuba mais 'fabriqués' aux États-Unis⁴ », qui écrivent donc de préférence en anglais avant de se traduire ou d'être traduits en espagnol, une qualité qu'il partage avec, par exemple, Cristina García, autrice du roman *Dreaming in Cuban*⁵

2 Terme aujourd'hui utilisé par analogie pour désigner la communauté cubaine dispersée depuis 1959 et, plus particulièrement, les Cubains de la deuxième ou troisième génération.

3 L'expression est de Rubén G. Rumbaut.

4 Ma traduction de « nacidos en Cuba pero made in the USA » (Pérez Firmat, 2000 ; 18).

5 Trad. : « Rêver en cubain ».

ou avec Achy Obejas, autrice du recueil de nouvelles *We came all the way from Cuba so you could dress like this ?*⁶ L'appartenance revendiquée de Pérez Firmat à une génération de l'intervalle l'inscrit de fait à la marge incertaine qui sépare l'ici de l'ailleurs, dans un entre-deux dont il joue constamment (deux pays, deux langues, deux cultures), à tous les niveaux de son discours, mais, plus encore, dans l'exercice en continu auquel il se livre : la traduction. J'y reviendrai.

4. Dans l'abondante production de Gustavo Pérez Firmat, j'ai opéré des choix et laissé de côté les essentiels *The Cuban condition: Translation and Identity in Modern Cuban Literature* (1989)⁷ et *My Own Private Cuba: Essays on Cuban Literature and Culture* (2000)⁸. J'ai, en revanche, retenu, pour quelques éléments d'analyse, un recueil de poèmes de 1995, *Bilingual Blues (Poems, 1981-1994)* (Pérez Firmat, 1995a) ; trois articles (Pérez Firmat, 1994, 1998, 1999-2000) ; deux textes liminaires : celui qui ouvre l'essai fondamental *Life on the Hyphen: The Cuban-American Way* (1994)⁹ et celui qui introduit un texte situé entre mémoires et fiction, *Next year in Cuba* (1995) (Pérez Firmat, 1995b)¹⁰ ; enfin, un recueil de textes brefs qui tiennent de l'essai, de la poésie et de l'aphorisme, *Cincuenta Lecciones de Exilio y Desexilio* (2000)¹¹. L'apparente hétérogénéité du corpus n'invalide en rien, je crois, sa cohérence et rend compte, tout au contraire, du caractère obsessionnel et évolutif de la réflexion que mène l'auteur sur l'expérience interculturelle.

5. Je propose une réflexion en trois temps, forcément liés.

1. Pièces d'identité, identité en pièces

6. S'inscrivant dans et contre un émiettement identitaire facilement explicable, toute l'œuvre de Gustavo Pérez Firmat tend vers la construction d'un paradigme, unitaire malgré sa dualité apparente : celui de Cubain-

6 Trad. : « On a fait tout ce chemin depuis Cuba pour que tu t'habilles comme ça ? ».

7 Trad. : « La condition cubaine : Traduction/Translation dans la littérature cubaine contemporaine ».

8 Trad. : « Ma Cuba à moi : Essais sur la littérature et la culture cubaines ».

9 Trad. : « La vie trait d'union : le miracle/rêve cubano-américain ». Sa traduction en espagnol, *Vidas en vilo...* (2000c).

10 Je citerai la traduction en espagnol, *El año que viene estamos en Cuba* (1997). Trad. : « L'an prochain, on est à Cuba ».

11 Trad. : « Cinquante leçons d'exil et de dés-exil ».

Américain. L'hybridité au centre du mot-valise éclaire dans le même temps la conception de l'identité que ce terme contribue à forger. Né à Cuba, arrivé jeune aux États-Unis, c'est dans ce pays que se forme et se construit Pérez Firmat en tant que sujet et en tant que citoyen : une revendication qu'il ne cesse de brandir, alors même que ne peut être niée l'indépassable nostalgie de Cuba au cœur de ses écrits. Ceux-ci, quels qu'en soient le registre ou le genre (essai, poésie, fiction), tournent à l'obsession : la nécessité impérieuse de trouver une place au firmament des identités dans une nation qui, *a priori*, les accueille toutes. Le titre de son essai de 1994 est, au regard de cette quête entêtante, sensiblement révélateur : *Life on the Hyphen: The Cuban-American Way* (1994). Il y a certes déjà ce qu'indique en typographie le trait d'union, c'est-à-dire la liaison, le rapprochement, la juxtaposition, la dualité ou la duplicité de deux objets apparemment symétriques et spéculaires. Sont ainsi induites l'idée d'un « pont » entre les deux cultures en question et l'émergence d'un « lieu de contact et de contagion ». Cette capacité intégratrice ainsi dévoilée pourrait renvoyer, toutes proportions gardées, à la « transculturation » selon Fernando Ortiz – qui a durablement marqué le discours identitaire cubain –, dans ce qu'elle suppose d'échanges, de dynamismes et de réciprocités. Mais il y peut-être aussi, au-delà de la typographie, ce que laisse entendre l'inconscient de ce signe placé là, c'est-à-dire la dé-liaison qu'intensifie en quelque sorte la propre traduction du titre de l'essai en espagnol, assurée par l'auteur lui-même : *Vidas en vilo: la cultura cubanoamericana*¹². L'expression retenue dit donc sans ambages l'incertitude, l'hésitation entre deux appartenances, la tension permanente. La question surgit alors du sens à donner à l'identité hybride proposée par Pérez Firmat. Faut-il entendre qu'être cubain-américain, c'est être cubain et américain ? Ou bien être mi-cubain, mi-américain ? Ou bien encore n'être ni cubain ni américain ? À cette question multiple, l'auteur apporte une première réponse qu'il décline avec ténacité dans ses premiers ouvrages : être cubain-américain, c'est être cubain + américain : « Le trait d'union de *Cubain-Américain* n'est pas un signe de soustraction mais d'addition ; tout aussi légitimement pourrions-nous nous appeler '*Cubain+Américain*'¹³ ». Cette surenchère est à relier à deux faits. Tout

12 Trad. : « Vies en suspens : la culture cubano-américaine ». « En vilo » signifie, au sens propre, « en suspens, en l'air, sans support, à bout de bras » et, au sens figuré, « dans l'inquiétude, dans l'incertitude, en haleine ».

13 Ma traduction de «El guión de *Cuban-American* no es un signo de restar sino de sumar; con igual propiedad podríamos llamarnos '*Cuban+American*'» (Pérez Firmat, 2000c : 27).

d'abord, elle dessine une nouvelle « ethnicité », caractérisée par la « cohabitation non conflictuelle d'éléments dissemblables¹⁴ ». Ensuite, et malgré sa permanence dans le discours de Pérez Firmat, elle est constamment contrariée par la posture inverse : celle qui consiste à dire que, privé de feu et privé de lieu, l'exilé est condamné au paradoxe permanent, à l'écartèlement ou à un périlleux travail d'équilibriste. Il doit apprendre à ne pas être ou, plutôt, à ne pas être là ; d'ailleurs, dans le discours de Pérez Firmat, la question « qui suis-je ? » se confond souvent avec la question « où suis-je ? ». On ajoutera, puisqu'il est question de lieu, que cet exilé se définit aussi par une paratopie constitutive. Celle-ci, selon le postulat bien connu de Dominique Maingueneau, renverrait à la situation intenable de l'écrivain qui ne peut se situer ni au-dedans ni au-dehors du lieu d'énonciation et dont l'écriture rend compte de la profonde ambivalence :

Son énonciation se constitue à travers cette impossibilité même de s'assigner une véritable 'place'. Localité paradoxale, paratopie, qui n'est pas l'absence de tout lieu mais une difficile négociation entre le lieu et le non-lieu, une localisation parasitaire qui vient de l'impossibilité même de se stabiliser (Maingueneau, 2004 ; 52-53).

7. Dualité non antagonique ou localité paradoxale : on voit déjà comment cette conception ambiguë d'une identité hybride conduit Gustavo Pérez Firmat vers une impasse, une contradiction insoluble, une manière d'aporie. Au mieux, il esquive la tension, le conflit ; au pire, il les dénie.

2. Lost in translation

8. Chez Pérez Firmat – et son cas est loin d'être singulier –, la pratique interculturelle qu'il postule redouble de sens dans l'expérience de l'exil et de la rupture. Il définit celle-ci comme la perte d'un langage, mais aussi d'une langue. Dès lors, tout mot dit en anglais, toute phrase écrite en anglais, vise à combler cette absence matricielle, ce vide originel : ceux d'un mot ou d'une phrase en espagnol, restés en quelque sorte en suspens ou dans les limbes. L'hybridité revendiquée est manifestement à l'œuvre dans les récits et surtout la poésie, où espagnol et anglais livrent une bataille pour la primauté. Le recueil *Bilingual Blues* est, de ce point de vue, éclairant. Écrits majoritairement en anglais, mais pas exclusivement, loin s'en faut, les

14 Ma traduction de «cohabitación no conflictiva de elementos dispares» (Pérez Firmat, 1998 ; 7).

poèmes alternent des scènes du quotidien, des images rétrospectives, des interrogations identitaires et des fictions. Les poèmes en anglais incorporent, s'approprient des mots ou des vers en espagnol, dessinant une sorte de collage ou de mosaïque tantôt artificiels tantôt ludiques tantôt nostalgiques. Le travail de remémoration y est important et déclenche un processus proche de l'analyse ou de l'écriture automatique : un mot appelle un souvenir qui appelle une image qui appelle un mot. Le répertoire espagnol affleure à des moments attendus, n'évitant ni le stéréotype ni le lieu commun ; affleure aussi à des moments plus inattendus, fonctionnant alors plutôt comme un lapsus. Sommations, citations, allusions... renvoient au privé, voire à l'intime : prénoms et patronymes, événements familiaux ou amicaux, mots du quotidien, etc. À côté de cela, est perceptible la jouissance continue du traducteur/passeur. À la manière d'un Guillermo Cabrera Infante, Pérez Firmat utilise à outrance le calembour et la paronomase, le jeu de mots interlingue, montrant ainsi la dextérité qu'il a acquise dans le domaine du bilinguisme. À cet égard, le poème homonyme du titre se présente comme un chef-d'œuvre du genre, un pur exercice de style (Pérez Firmat, 1995 ; 28). Mais l'intérêt du recueil tient peut-être dans ce qu'il nous dit de l'expérience du poète et du choix de vie que ces jeux dissimulent.

9. En ce sens, on ne manquera pas de rapprocher deux poèmes, l'un totalement écrit en espagnol, l'autre en anglais. Le premier, « Provocaciones¹⁵ » (Pérez Firmat, 1995 ; 55) se veut une réponse au mal-être d'un autre poète de l'exil cubain, le célèbre Heberto Padilla, qui se demande comment continuer à vivre écartelé. À cette question déchirante, le « je » poétique répond, suscitant le dialogue :

Et moi je te réponds, Heberto, talmudiquement :
Comment ne pas continuer à vivre avec deux
langues maisons nostalgies tentations mélancolies ?
Parce que je ne peux pas m'amputer d'une langue
ni détruire une maison
ni enterrer une mélancolie.
Je voudrais, au contraire,
singulariser ce qui est indivisiblement divisé,
faire de deux grands yeux un seul regard¹⁶.

15 Trad. : « Provocations »

16 Ma traduction de «Y yo te respondo, Heberto, talmúdicamente:/¿Cómo no seguir viviendo con dos/lenguas casas nostalgias tentaciones melancolías?/Porque no puedo amputarme una lengua/ni tumbar una casa/ni enterrar una melancolía./Quisiera, al contrario,/singularizar lo indivisiblemente dividido,/hacer de dos grandes ojos una sola mirada» («Provocaciones», Pérez Firmat, 1995a ; 55).

10. À ce poème qui exprime la possibilité d'un biculturalisme symétrique et le non-renoncement à la dualité, le poème inaugural de *Bilingual Blues*, aujourd'hui mis en exergue du site internet de Gustavo Pérez Firmat, vient pourtant signer la victoire de l'anglais, vient dire que la langue est tout autant un lieu d'expression que d'enracinement et d'appropriation :

Dédicace

Le fait que je
vous écrive
en anglais
fausse déjà ce que
je voulais vous dire.
Mon propos :
comment vous expliquer
que je n'appartiens pas à l'anglais
bien que je n'appartienne à nul autre lieu,
si ce n'est à celui-ci
en anglais¹⁷.

3. Exit l'exil

11. Ne dévoile-t-on pas une évidence en disant que l'identité culturelle a à voir avec l'alchimie complexe d'une langue, d'une nationalité et d'une expression (en l'occurrence littéraire)¹⁸. Dès lors que le sujet est déraciné (quelle qu'en soit d'ailleurs la cause), cette conjonction est ébranlée et met en question le possible ontologisme qui semble la fonder : la langue définit-elle la nationalité littéraire ? La naissance en un lieu déterminé donne-t-elle un droit de préemption sur l'appartenance au corpus littéraire national qui lui est liée ? La langue peut-elle légitimement n'être qu'un facteur indifférent ou subalterne dans cette appréciation ? Ces éléments de débat, schématiquement rappelés ici, éclairent substantiellement la vision qu'a Pérez Firmat de la littérature, de sa littérature. Autoproclamé écrivain cubano-américain bilingue, sa production accuse pourtant une dissymétrie évidente où l'anglais, petit à petit, a conquis la place prééminente. De

17 Ma traduction de «Dedication/The fact that I/am writing to you/in English/already falsifies what I/wanted to tell you./My subject:/how to explain to you/that I don't belong to English/though I belong nowhere else,/if not here/in English» (Pérez Firmat 1995a ; 3). Cette dédicace se trouve donc en exergue du site internet de l'auteur : <http://www.gustavoperezfirmat.com>

18 Sur ce thème précis, on peut renvoyer à l'article d'Ambrosio Fornet, «Soñar en cubano, escribir en inglés: una reflexión sobre la tríada lengua-nación-literatura» (1997 ; 4-12).

même, dans les thématiques abordées, l'exil a perdu du terrain et même le retour à Cuba a déserté le champ de l'utopie pour entrer de plain-pied dans celui de l'hétérotopie ou de la dystopie. Les écrits les plus récents de l'auteur, en particulier *Cincuenta Lecciones de Exilio y Desexilio* (2000), mais surtout, *Sin lengua, deslenguado* (2017), le montrent à l'envi. Le retour est désormais impossible, voire inconcevable puisqu'il signifierait, pour Pérez Firmat en particulier : « désapprendre l'anglais et me défaire de tout le côté nord-américain : conjurer ce gringo que je suis et que je ne suis pas¹⁹ ». En ce sens, le retour ne pourrait être que régression²⁰.

12. Cela ne signifie nullement le bannissement du référent cubain du discours ni même l'abandon de la langue espagnole, tout au plus leur relégation au rang d'instruments subalternes. Cela se traduit en revanche par le remplacement progressif de tout un réseau de références culturelles par un autre qui, au bout du compte, pousse le sujet à refouler définitivement l'entre-deux et à vouloir trouver un refuge permanent, se stabiliser :

[...] je ne me résigne pas à vivre dans le trait d'union, dans l'entre-deux, dans ce va-et-vient que j'ai tenté de revendiquer dans quelques livres [...] Ce que je cherche plus que tout, c'est à m'installer, comme je le suis maintenant dans ce fauteuil, à m'installer dans une seule langue, dans un seul pays [...]²¹

13. Les textes de Gustavo Pérez Firmat signent peut-être la faillite d'un interculturel qui resterait clôturé par des binarismes primaires. À bien les lire, cet incessant va-et-vient que leur auteur fait entre Cuba et les États-Unis, entre l'espagnol et l'anglais, entre lui-même et son autre lui-même, énonce, me semble-t-il, les limites d'une expérience du croisement réduite ou condamnée à se penser comme simplement hybride et à ne s'assujettir qu'à un seul mobile, pour respectable et compréhensible qu'il soit : « transcender l'exil », le dépasser, le rendre caduc, le dé-fétichiser²². L'invention du paradigme « Cubain-Américain » se propose de suppléer cet abandon. En effet, la condition cubano-américaine, telle que prônée ici depuis un pragmatisme peut-être opportuniste, sans doute narcissique, désigne un nou-

19 Ma traduction de « desaprender el inglés, y desprendirme de lo norteamericano: conjurar ese gringo que soy y que no soy » (Pérez Firmat, 2000d ; 9).

20 (Pérez Firmat, 2000d ; 13). L'auteur se sert d'un jeu de mots phonique entre *regreso* (retour) et *regresión* (régression).

21 Ma traduction de « [...] no me resigno a vivir en el hyphen, en el 'entre', en ese vaivén que he tratado de reivindicar en algunos libros [...] Y eso es lo que busco más que nada: asentarme, como lo estoy ahora en este butacón, en un solo idioma, en un solo país [...] » (Pérez Firmat, 2000d ; 118).

22 Pérez Firmat, « Transcender el exilio », 1998, p. 3-9.

veau territoire de la réconciliation et de l'harmonie, borné par des frontières étanches, un territoire de repli figé, une sorte de nouveau Fort-Apache qui, à aucun moment, ne s'inscrit dans une vision plus large de la condition du migrant et des questions vitales qui lui sont rattachées (discrimination, exclusion, marginalité...), pas plus qu'elle ne s'inscrit dans la reconnaissance, par exemple, d'une « citoyenneté post-nationale²³ » ou dans la légitimation du capital diasporique. Autrement dit, dans ce cas précis, l'approche interculturelle semble se dessaisir de la réalité heurtée des identités discordantes et dénier ce qu'il y a de conflit créateur et de dispersion fondatrice en elle. En choisissant, peut-être en dépit de lui-même, l'anglais comme langue du quotidien et de l'écriture, en lui donnant rang de langue originale à défaut d'être originelle, en favorisant l'invention d'une catégorie hybride qui, au fond, s'apparente à une feinte (la figure du Cubain-Américain offusqué à peine celle du Nord-Américain), Pérez Firmat fait le choix de la survie en milieu hostile, s'immerge en un lieu gouverné par le politiquement correct (ce qu'on a pu appeler le melting-pot qui gomme différences et revendications), relègue en quelque sorte l'espagnol et Cuba au rang de suppléments d'âme. Mais le relatif échec de cette pensée autocentrée de l'interculturel réside moins, finalement, dans la non-reconnaissance du dilemme indépassable de la double ou de la multiple appartenance et l'inacceptation de loyautés contradictoires que dans la non prise en compte des paramètres de la Relation et du Divers²⁴, capables – me semble-t-il – de donner un sens et un développement durables à l'interculturel et de débouter ce que l'on pourrait appeler brutalement le communautarisme de certains ghettos ou de certains lobbies.

Bibliographie

FORNET Ambrosio, «Soñar en cubano, escribir en inglés: una reflexión sobre la tríada lengua-nación-literatura», *Temas*, 10, avril-juin 1997, p. 4-12.

MAINGUENEAU Dominique, *Le discours littéraire (Paratopie et scène d'énonciation)*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 52-53.

23 L'idée est en particulier défendue par Rafael Rojas (1999 ; 136-146).

24 Je renvoie, bien sûr, à l'entier de l'œuvre théorique d'Édouard Glissant.

PÉREZ FIRMAT Gustavo, «Three Mambos and a *Son Montuno*», *Michigan Quaterly Review*, 33, 1994, p. 665-668

____ (a), *Bilingual Blues (Poems, 1981-1994)*, Tempe (Arizona), Bilingual Press, 1995.

____ (b), *Next year in Cuba*, New York, Anchor, 1995.

____, *El año que viene estamos en Cuba*, Houston (Texas), Arte Público Press, 1997.

____, «Trascender el exilio: la literatura cubano-americana, hoy», in Ambrosio Fornet (éd.), *Memorias recobradas. Introducción al discurso literario de la diáspora*, Santa Clara, Capiro, 1998, p. 3-9.

____, « Con la lengua afuera », *Encuentro de la Cultura Cubana*, 15, hiver 1999-2000, p. 142-146.

____ (c), *Vidas en vilo. La cultura cubanoamericana*, Madrid, Colibrí, 2000.

____ (d), *Cincuenta Lecciones de Exilio y Desexilio*, Miami, Universal, 2000.

ROJAS Rafael, «Diáspora y literatura. Indicios de una ciudadanía postnacional», *Encuentro de la Literatura Cubana*, 12-13, 1999, p. 136-146.